



HAL
open science

Du bon usage des sciences de l'homme en architecture

Daniel Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson. Du bon usage des sciences de l'homme en architecture. Madinati, La Revue d'urbanisme, d'architecture et de construction, 2016, Dossier : L'enseignement de l'architecture, Quel modèle de formation ?, n°3, p. 22-27. halshs-01534687

HAL Id: halshs-01534687

<https://shs.hal.science/halshs-01534687v1>

Submitted on 3 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Daniel PINSON¹

Professeur Emérite

Université D'AIX-MARSEILLE

DU BON USAGE DES SCIENCES DE L'HOMME EN ARCHITECTURE...

(Version texte de la communication faite au Colloque espace|société organisé par la Faculté d'Architecture de l'Université de Porto, le 14 mars 2012)

RÉSUMÉ :

On s'efforcera tout d'abord de repérer les chemins tantôt séparés, tantôt réunis, des architectes et des socio-anthropologues, qui, depuis le début du XXe siècle, en s'intéressant à la diversité des milieux humains et non plus seulement à la dimension universelle de l'homme, ont ouvert la voie à une architecture plus attentive aux cultures et à ses empreintes sur l'habiter.

Un moment crucial de ce débat se situe, en architecture, dans les années 1970 lorsque l'architecture moderne, dite aussi « internationale », qui est en réalité celle d'une hégémonie à bout de souffle, est interpellée dans ses propres rangs, plus ou moins soudés par Le Corbusier, par une opposition faisant explicitement référence aux apports de l'anthropologie.

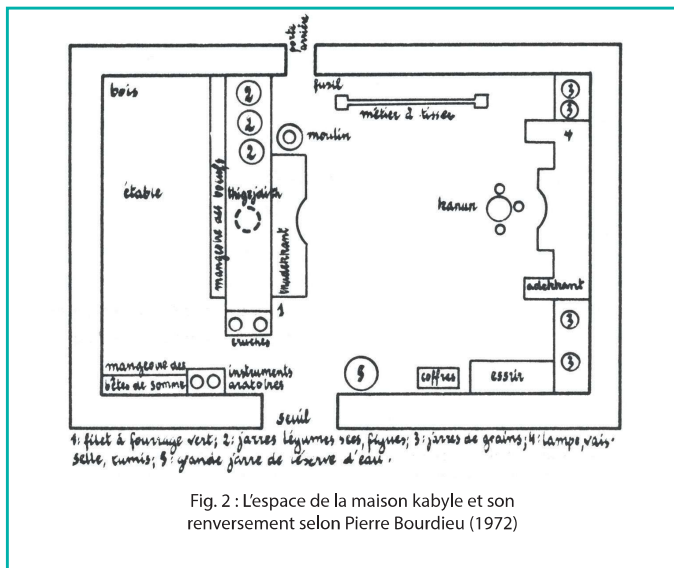
Il en est résulté un vaste mouvement d'intérêt qui a promu une connaissance plus approfondie des sociétés dans les milieux architecturaux, en particulier dans les écoles d'architecture. Cet intérêt, cependant fragile, a rempli l'impensé qui occupait jusque là la question de l'utilitas, alors qu'au cours de son histoire, l'architecture avait su sans cesse mieux définir ou ajuster, à l'évolution des sociétés humaines, les catégories de la venustas et de la firmitas de Vitruve. A côté des recherches qui ont contribué à identifier, au niveau des formes

architecturales, les dispositifs marquant la cristallisation des modes d'habiter, s'en est également développée une autre qui s'est intéressé aux procès qui permettent ou non à ces dispositifs d'advenir.

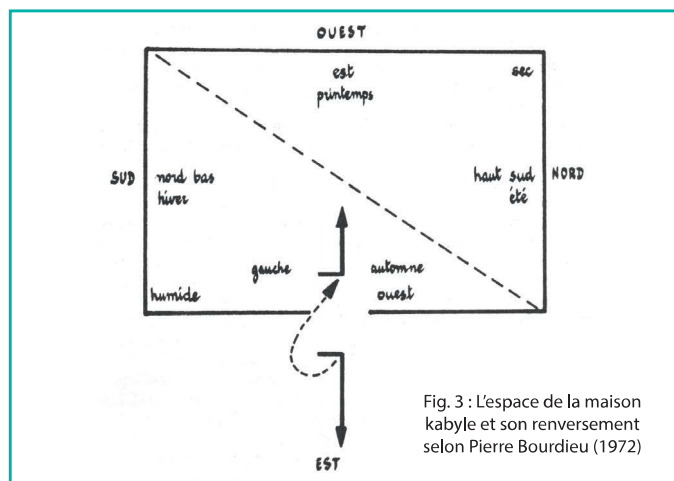
A la lumière et à la discussion des tâtonnements qui ont marqué les entreprises de formation et les essais d'application dans le projet des apports de la socio-anthropologie à l'architecture et à l'urbanisme, on aboutira à la conclusion que, au lieu d'une application immédiate et mécanique de ce que dit la socio-anthropologie, c'est une forte ouverture à la compréhension de ces procès dont a besoin l'architecture pour penser ses propres artefacts.

Daniel Pinson, Professeur émérite de l'Université d'Aix-Marseille, est Architecte DPLG (ENSBA-Paris, 1970) et Docteur ès Lettres et Sciences humaines (Paris X, 1990). Enseignant-chercheur à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes (1974-1994), puis à l'Institut d'Urbanisme et d'Aménagement régional à l'Université d'Aix-Marseille (1994-2014), il a travaillé sur la question de l'usage dans les théories architecturales et mené des études empiriques sur l'habitat et les banlieues en France et au Maroc.

humains, donc à l'urbanisme et à la géographie, l'habitation est considérée par Mauss comme une « industrie de la protection et du confort ». Et il y dit comment les ethnographes (de la métropole comme de ses colonies) doivent s'y prendre: « comme des architectes » dit-il, pour en relever les configurations, les techniques de construction et les savoirs bâtisseurs. On pourra remarquer, à cet endroit, que s'établit, dès le moment où Mauss en vient à considérer l'habitation comme une industrie, une certaine proximité de pensée avec le concept de « machine à habiter » avancé par Le Corbusier en 1923. Un peu de cette dimension socio-symbolique, holiste, portée par l'étude de 1905 sur les Eskimos, où s'entremêlent le social, l'économique et le religieux, aura donc été perdue en route, amnésie qu'accentuera encore l'influence de Leroi-Gourhan, mais qui sera corrigée plus tard avec les travaux influencés par Lévi-Strauss (notamment « La maison kabyle ou le monde renversé » de P. Bourdieu, 1972).



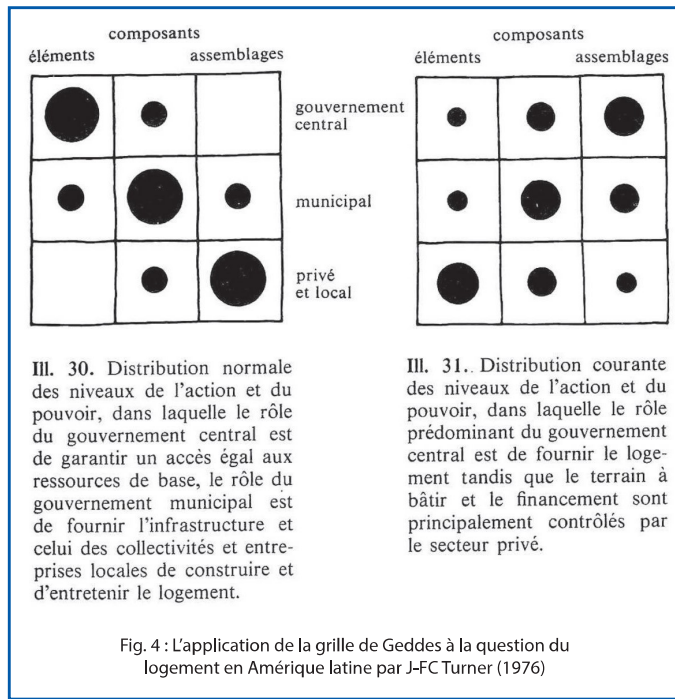
Au demeurant, la société industrielle, « machiniste », comme dit Le Corbusier, tellement fascinante, imprime son modèle dans la pensée de la première moitié du XXe siècle. Cette vision fonctionnaliste, qui rapporte tout à une mécanique horlogère, va cependant entrer en crise dans les années 1950 : on va alors voir se défaire l'apparente unité de pensée autour de laquelle Le Corbusier avait pensé réunir les CIAM (Congrès Internationaux d'Architecture Moderne). Il est bien difficile de ne pas mettre en rapport cette contestation de la vision



machiniste et internationale qui domine les CIAM, au lendemain de la guerre de 39 – 45, avec les mouvements d'émancipation qui commencent à s'exprimer dans les immenses contrées dominées et, finalement méprisées, parce que jugées arriérées,

voire pire, jugées « inférieures ».

Mais c'est sans doute à la marge du Mouvement moderne que se construisent des positions encore plus nettement nourries de l'apport des sciences sociales. On citera John Turner, qui tira les leçons de son expérience au Pérou dans une recherche encouragée par Ivan Illich et publiée en 1976 par Harvard, sous le titre *Housing by people*. Se référant à Patrick Geddes en termes de méthodes, il instaura l'habitant en maître de son projet de logement contre l'asservissement des modèles bureaucratiques imposés par les administrations (Turner 1979).



Exemple encore plus magistral de cette influence des sciences sociales bien qu'elle ne soit pas accompagnée de références théoriques explicites, l'expérience de Hassan Fathy, architecte égyptien, pour le village de Gournah, dès 1945 et dont il rend compte en 1970 (Fathy, 1970). En dépit d'un truisme fort répandu, on doit admettre que l'échec d'un projet n'est pas un critère de son invalidité absolue. On en viendrait trop aisément à rejeter l'ensemble d'une expérience dont Hassan Fathy était le premier à reconnaître les limites. Il est donc plus intéressant de s'attacher à lire, dans la relation qu'Hassan Fathy fait de son expérience, la méthode de conception qu'il met en œuvre. On en a, en effet, bien plus retenu, dans son travail, la réhabilitation d'une technique d'architecture (la brique de terre ou la voûte nubienne) que la minutieuse enquête ethnographique donnant à Fathy les moyens d'un master plan et de maisons conçues de telle sorte que le moindre habitant ait « chaussure à son pied ». Un moment particulièrement intéressant de la conception de son plan du village est celui où il élabore le regroupement des habitations des différentes phratries tribales autour d'un espace cour qu'il appelle la « badana ». La figure du chercheur se confond ici avec celle de l'architecte-concepteur, position sans doute difficile à tenir dans d'autres situations, notamment urbaines. Sur le fond Hassan Fathy illustre les trois principes fondateurs de l'architecture énoncés par Vitruve, et que l'on retrouve de façon régulière dans la théorie de l'architecture :

UNE DIMENSION IMPENSÉE DE L'ARCHITECTURE : L'UTILITAS, RÉDUITE À LA FONCTION

L'utilité sociale d'un édifice était autrefois appréhendée comme une « convention », c'est-à-dire comme aspect allant de soi, ou

bien pour la raison que le producteur en était aussi le destinataire, ou bien pour la raison que le concepteur était au service direct du commanditaire-destinataire, si bien que la science sociale balbutiante, voire inexistante, ne lui était pas d'un grand service. L'élargissement du travail de l'architecte, en particulier ses nouvelles « missions » pour le logement du plus grand nombre ou la création de quartiers nouveaux, d'une part, et l'apparition d'une société plus complexe, sous la double impulsion d'une diversification sociale et d'une sophistication technique plus poussée, d'autre part, ont modifié la portée de cette dimension d'utilité. Le passage, en particulier, du « strict nécessaire » (qui concerne encore une grande part de la population sur la planète), au régime de l'envie, du désir, ouvre un horizon dont la réduction à la « fonction » élémentaire (la salubrité, le confort) est désormais largement insuffisante.

Utilitas	la finalité sociale
Firmitas	les systèmes constructifs
Venustas	l'expression esthétique

Dans les années 1970, certains se sont emparés de la question de l'utilité pour approfondir dans des directions nouvelles le travail d'établissement de normes d'espace minimal (pour ne pas « mésuser de l'espace », comme le dira Le Corbusier). C'est ce qu'avait déjà élaboré, à sa manière et dans l'optique de l'existence minimum des années 1930 (le ratio/ration de logement), l'architecte allemand proche du Bauhaus Ernst Neufert. On a ainsi assisté à l'élaboration de théories hyperfonctionnalistes : ancrées dans une vision biologique ou physiologique de l'humain, elles ont participé à la négation, spécifique des thèses modernistes, de la dimension sociale et culturelle de l'être humain.

En réalité, l'usage, on le sait aujourd'hui, est bien plus que l'utilité, que la « fonction » ou que « la surface utile », c'est aussi le sens que prend le lieu de notre présence, permanente ou momentanée (dans la maison, à l'université, en ville...), pour le projet de vie que chacun souhaite construire pour le présent et l'avenir. Ici l'utilité se croise à l'esthétique si l'on tient compte de l'origine étymologique de ce mot grec : l'être bien. Loin de se réduire à la dimension visuelle que privilégie l'ère des écrans, on pourrait dire que l'aesthesis croise le juste usage et le bon plaisir.

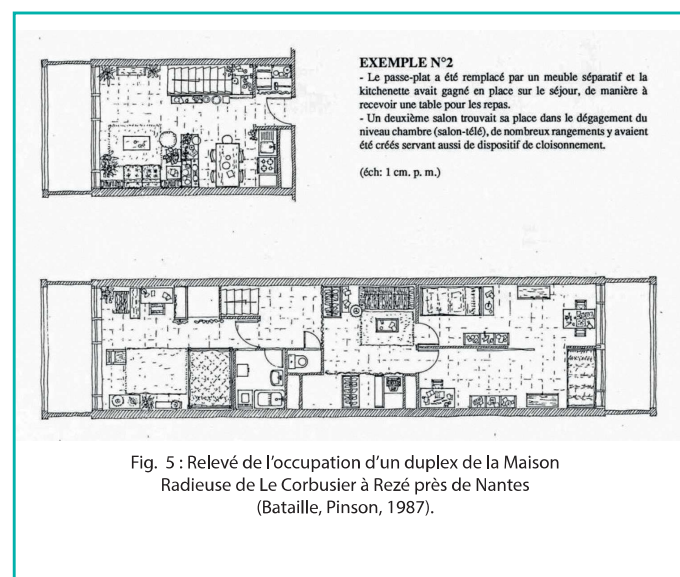


Fig. 5 : Relevé de l'occupation d'un duplex de la Maison Radieuse de Le Corbusier à Rezé près de Nantes (Bataille, Pinson, 1987).

Le service des sciences sociales pour l'architecture n'est donc pas tant, de mon point de vue, la construction d'outils qui permettraient de mettre en équations les connaissances sur le social, pour les injecter (intégrer) dans un logiciel proposant

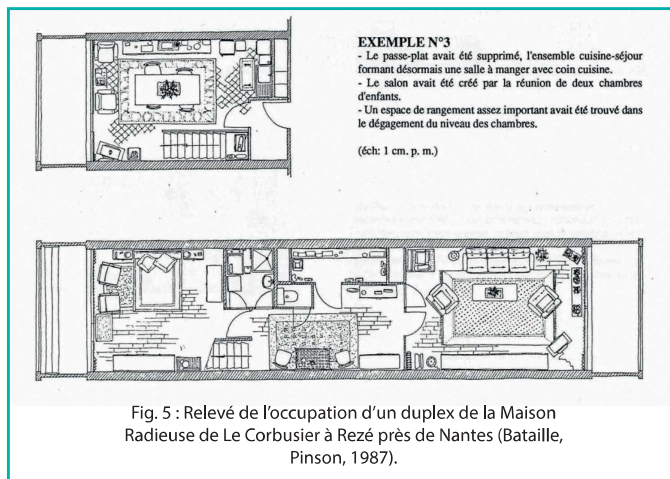


Fig. 5 : Relevé de l'occupation d'un duplex de la Maison Radieuse de Le Corbusier à Rezé près de Nantes (Bataille, Pinson, 1987).

les bonnes dimensions ou les liaisons les plus rationnelles pour le projet architectural (cela a été tenté sans grand succès), qu'un travail d'ouverture des milieux de l'architecture à ce que donnent à comprendre les sciences sociales sur les pratiques dans l'espace ou les pratiques de sa production.

Cette familiarisation avec le social conduira alors, en chaque circonstance, chaque fois particulière, à une solution d'espace, instruite par cette culture du social, d'une part, et débattue, d'autre part, avec le destinataire dont l'avis transitera par le langage commun. Il restera à l'architecte de ménager ce passage de la commutation à la transmutation (H. Raymond, 1984) qui, par les logiciels de représentation 3D, vont avoir tendance à se rejoindre.

Regardons alors le patrimoine dont dispose l'architecture pour penser cette dimension qui lui est, précisément par sa portée sociale et comme l'avait déjà souligné Kant, unique dans le champ artistique...

“ Ainsi la question de l' « imagibilité » de la ville (sa représentation et son impact « imaginatif ») a été traitée de façon remarquable par l'architecte urbaniste américain Kevin Lynch (1960), dont la méthode d'analyse de la ville a été largement reprise par la géographie. ”

L'ENJEU D'UNE RECHERCHE EN SCIENCES SOCIALES PROPRE À LA DISCIPLINE ARCHITECTURALE

Orientée principalement vers la création, l'architecture produit d'abord des édifices, communs (les maisons) ou singuliers (les grands équipements communautaires). Mais elle doit aussi produire, en plus de bâtiments, des travaux de recherche sur ce qu'elle a fait et ce qu'elle fait, et comment elle le fait, en combinant pour ces questionnements, qui lui sont spécifiques et nécessaires, ses propres outils théoriques et méthodologiques avec ceux d'autres approches, anthropologiques par exemple. Sous cet angle, l'architecture peut contribuer à une double construction de connaissances qu'elle pourra ainsi mettre à disposition de ceux de sa communauté professionnelle dont l'activité essentielle est la conception et la réalisation de projets.

Ces deux directions sont :

- d'une part la production de connaissances sur l'architecture,
- d'autre part la production de connaissances sur la conception architecturale et urbaine.

A bien y regarder, on est là dans une histoire de la discipline ancienne et le « Traité » m'en semble une figure significative.

... des sciences sociales pour la production de la connaissance sur l'architecture

Ce type d'études, menées par des architectes, se distingue-t-il, alors, de celui des anthropologues ayant consacré certains de leurs travaux à l'espace ? Oui et non, selon que l'auteur considéré restera attaché à sa discipline d'origine : l'architecture. Sa manière de penser a en effet été façonnée par une formation dont il reste toujours quelque chose.

Ce qui me semble faire différer les deux postures, c'est le point de départ de la réflexion : est-ce la dimension physique de l'espace ou est-ce sa dimension sociale ?

Des architectes comme Amos Rapoport ont emprunté cette direction, rompant avec une pratique qui avait tendance auparavant à circonscrire le travail de l'architecte à celui d'illustrateur. L'exhaustivité de l'ouvrage de Rapoport (1972), qui en donne aussi les limites, ne peut en masquer le mérite : celui de resituer la place du facteur socioculturel dans le complexe de ceux, environnementaux, techniques, etc. qui contribuent à façonner la diversité des habitats traditionnels.

A la suite du travail exploratoire de Rapoport et d'autres, la recherche en architecture a profité de la sortie du système des Beaux-Arts et encouragé des études de ce type, quand elles n'ont pas été entreprises à l'initiative de certains architectes dans le cadre de thèses inscrites à l'université. Et c'est souvent pour la raison que les recherches des anthropologues, des historiens, voire des géographes, n'allaient pas assez loin dans leur investigation sur l'espace que des architectes se sont attelés à approfondir cette articulation entre architecture et société, tant en ce qui concerne les pratiques de l'espace que ses représentations.

Ainsi la question de l'« imagibilité » de la ville (sa représentation et son impact « imaginatif ») a été traitée de façon remarquable par l'architecte urbaniste américain Kevin Lynch (1960), dont la méthode d'analyse de la ville a été largement reprise par la géographie.

Pour ce qui a trait au rapport de l'architecture aux sciences sociales, de l'influence des secondes et de l'autonomie de la première, l'originalité de la recherche de Lynch appelle au moins deux remarques :

- la première est relative à la mobilisation par Lynch de la culture anthropologique internationale - elle apparaît dans ses références bibliographiques en fin d'ouvrage - et la posture délibérément transdisciplinaire qui est la sienne ;
- la seconde concerne la démarche de Lynch et son objet : la finalité du chercheur est bien d'architecture, plus précisément d'urban design, et la structure de son ouvrage est pensée en ce sens.

On s'est, à cet égard, bien plus intéressé à la partie qui, à partir de trois études empiriques sur des quartiers centraux de Boston, New Jersey et Los Angeles, fait apparaître l'image de la ville qu'en ont les habitants, qu'à la partie qui en tire les leçons pour l'urbaniste, du point de vue de la composition urbaine.

La validité de la question posée au départ par Lynch vaut-elle encore aujourd'hui, à l'âge des mobilités incessantes, et pour des villes dont l'image n'est désormais pas plus importante pour celui qui y habite que pour une nébuleuse d'interlocuteurs extérieurs, touristes et hommes d'affaires ?

Il semble bien, en tout cas, que ce soient les leçons qu'en a tirées l'architecte urbaniste allemand Thomas Sieverts, pour de vastes régions métropolitaines telle que la Ruhr et l'IBA (International Bau-Austellung) qu'il y a pilotée : dans cette région au paysage industriel en déclin, les gigantesques installations industrielles qui le marquent suggèrent une reconversion et des reconfigurations inédites, dans une tension, pour reprendre son propos « résultant de la cohabitation d'un ordre affirmé et d'une confusion totalement labyrinthique » (Sieverts, 2004).

Une recherche appuyée sur les sciences sociales est donc nécessaire pour la connaissance de l'architecture comme fait social (Segaud, 2007) ; mais elle l'est aussi

... pour la conception architecturale

D'une manière générale, le sentiment que la création architecturale ne peut plus se résumer à une illumination personnelle de l'architecte, telle qu'elle a dominé l'esprit « Beaux-Arts », a sérieusement reculé, et la nécessité pour l'architecte de s'appuyer sur une connaissance rigoureuse du milieu pour lequel il lui est demandé d'apporter une réponse est mieux reconnue dans la profession. On doit aussi noter que cette nécessité lui est en même temps rappelée par une implication plus affirmée des destinataires, à la fois par associations interposées, notamment en termes de satisfaction des besoins sociaux et de respect de l'environnement, et par les pouvoirs publics qui ne manquent pas, pour de bonnes et de moins bonnes raisons, d'encadrer cette expression dans des dispositifs réglementaires (enquêtes publiques, consultations, concertation).

La perspective de l'association des destinataires à la conception détermine en même temps la limite des instrumentations scientifiques du social qui pensent les besoins, les pratiques et les représentations du social comme des catégories abstraites : des paramètres, des indicateurs ou des variables indépendantes, pouvant être isolées de la volonté des acteurs qui les portent. Ces conduites, ou ces comportements comme disent les anglo-saxons, participent aussi de choix, politiques, sociaux, esthétiques, techniques propres aux destinataires du projet, et, du fait de la situation d'anticipation du projet, ils restent pour certains aléatoires, avec une part d'indécidable. Par ailleurs, leur élucidation, du fait d'une expression démocratique qui s'est substituée à la parole autocratique, ne dépend pas du seul architecte. Ce dernier, s'il conserve encore sa qualité d'auteur, est saisi plus qu'auparavant dans le « collectif d'énonciation du projet » (J.-Y. Toussaint 1995) dont il fait partie.

Ce sont, en conclusion, autant de sujets fort passionnants pour une anthropologie de la conception, de la création et de l'invention des artefacts architecturaux et urbains.

J'en viens maintenant à un dernier aspect qui me paraît décisif, pour forger cette conviction indispensable de l'importance des sciences sociales dans le travail architectural : leur place dans l'enseignement de l'architecture.

EN GUISE DE CONCLUSION : DE L'INTÉRÊT D'ENSEIGNER L'ANTHROPOLOGIE DANS LES ÉTUDES D'ARCHITECTURE

Les sciences humaines restent, pour une génération d'architectes assez directement concernés par leur introduction dans les études d'architecture, dans les années 1970, un supplément d'âme dans le meilleur des cas et un vernis culturel dans le pire. Selon la reconnaissance de leur intérêt pour l'architecture, l'influence des sciences sociales peut laisser une trace durable ou non chez les étudiants.

On trouve ainsi :

- des situations où l'enseignement des sciences humaines est marginalisé,

- d'autres cas où il est dispensé par des architectes qui n'ont pas les compétences pour faire des sciences humaines

et des cas, peu nombreux, où son enseignement fait l'objet de cours spécifiques, mais aussi d'une association plus étroite à l'apprentissage du projet.

La situation, à laquelle nous nous référons ici, valable pour la France, a son équivalent ailleurs en Europe et dans le monde.

Par ailleurs, la création et la consolidation des laboratoires de recherche dans les écoles d'architecture, et leur rôle plus affirmé au niveau du Master (avec le processus de Bologne d'harmonisation européenne), laissent penser qu'on est engagé dans une dynamique irréversible d'ouverture aux apports d'une recherche fondamentale, pas automatiquement ni immédiatement orientée vers l'opérationnel.

Ainsi, et on l'a vu précédemment, deux niveaux peuvent être distingués dans la contribution des sciences humaines pour l'architecture, mais aussi pour son enseignement :

- celui qui permet de faire progresser la connaissance de la part d'humain engagée dans les objets architecturaux et leur conception,
- et celui qui apporte au travail quotidien des architectes une capacité à intégrer, à tous les moments du projet et de sa réalisation, cette part d'humain et son association à des configurations d'espace et des utilisations de matériaux plus pertinents.

Le premier niveau concerne la recherche, celle qui se fait en sciences sociales, dans les différentes disciplines concernées, comme celle qui est menée par certains laboratoires des départements d'architecture et d'urbanisme à l'interface entre architecture et sciences de l'homme.

Le second niveau concerne la formation des architectes, et s'appuie précisément sur les recherches élaborées au premier niveau. Il n'a pas tant pour objet de former des architectes-anthropologues (ce qui peut concerner quelques chercheurs) que des architectes ouverts à la dimension anthropologique de n'importe quel édifice, aussi bien du point de vue de sa destination que du point de vue de sa production, et capables d'entrer dans une collaboration fructueuse avec des anthropologues professionnels pour la conception de projet.

Il faut donc viser juste et pas trop haut et faire admettre aux enseignants du projet comme aux enseignants de sciences humaines que cette « sensibilisation » est plus efficace par l'association dans l'apprentissage du projet que du haut d'une chaire d'anthropologie. Cela implique réciproquement, de la part des professeurs en architecture : qu'ils laissent une part de leur pouvoir pédagogique souvent tout puissant à leurs collègues des sciences humaines, et que les humanistes, de leur côté, soient convaincus qu'en architecture bien des aspects de la formation progressent par l'apprentissage en atelier.

Des expériences de ce type ont eu lieu. Pour y avoir participé (à l'École d'architecture de Nantes dans les années 1980), tant dans la pratique que dans la formation, je sais la difficulté qu'il y a à convaincre des architectes et des maîtres d'ouvrage, rivaux sur des enjeux de renommée ou des objectifs de rentabilité, d'introduire un supplément de qualité au profit du destinataire, alors que sa validation ne pourra se faire, au mieux, qu'après l'appropriation effective du bâtiment. Cette collaboration, j'en suis convaincu, est pourtant une condition incontournable pour que la préoccupation d'usage, ce pilier essentiel de la conception architecturale, participe à hauteur des progrès des sciences sociales, de la culture des architectes.

BIBLIOGRAPHIE

- Bourdieu, Pierre, 1972, « La maison kabyle ou le monde renversé », in *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Librairie Droz.
- Fathy, Hassan, 1970, *Construire avec le peuple*, Paris : Sindbad (édition anglaise : 1969).
- Lynch, Kevin, 1976, *L'image de la cité*, Paris : Dunod (édition anglaise : 1960)
- Mauss, Marcel, 1905, « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimos. Étude de morphologie sociale », *L'Année Sociologique* (tome IX, 1904-1905).
- Mauss, Marcel, 1947, *Manuel d'ethnographie*, Paris-Genève : Payot.
- Pétonnet, Colette, 1972. « Espace, distances et dimension dans une société musulmane », *L'Homme*, XII (2), p. 47 - 84.
- Pasquier-Merlet, Elisabeth, Pinson, Daniel, 1994, « Une formation au projet à partir de l'usage » in *Enseigner le projet* (Dir G. Tapie), Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Bordeaux, p. 89-98, [en ligne] <http://www.bordeaux.archi.fr/recherche/pave.html>
- Pinson, Daniel, 1993, *Usage et architecture*, Paris : L'Harmattan.
- Pinson, Daniel, 2007, "U comme Usage" in *L'espace anthropologique, Les Cahiers de la Recherche architecturale et urbaine*, n° 20-21, Paris : Monum Editions du Patrimoine, p. 166-169.
- Pinson, Daniel, 2012, "De l'ancrage aux voyages : retour sur la morphologie sociale de Marcel Mauss ou comment comprendre l'espace en le représentant", in *Rhuthmos* [en ligne]. <http://rhuthmos.eu/spip.php?article770>.
- Pinson, Daniel, 2015, "L'habitat, relevé et révélé par le dessin : observer l'espace construit et son appropriation", in *Espaces et Sociétés* n° 164-165 *L'Observation et ses angles* (Bouillon F. et Monnet J., Coord.), Paris : Erès, p. 40-67.
- Rapoport, Amos, 1972, *Pour une anthropologie de la maison*, Paris : Dunod.
- Raymond, Henri, 1984, *L'architecture, les aventures spatiales de la raison*, Paris : CCI-Beaubourg.
- Segaud, Marion, 2007, *Anthropologie de l'espace, Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin.
- Sieverts, Thomas, 2004, *Entre-ville, une lecture de la Zwischenstadt*, Marseille : Parenthèses.
- Toussaint, Jean-Yves, 1995, « Le collectif d'énonciation de l'espace ou l'histoire des acteurs que cachait l'architecte », *Les Cahiers du LAUA*, n° 5, Nantes : EAN, p.7-20.
- Turner, John FC, 1979, *Le Logement est votre affaire*, Paris : Le Seuil (édition anglaise : 1976).